

## Les ailes du tambour

*Un coeur qui bat* de François Dupeyron

Gérard Grugeau

Numéro 58, novembre-décembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1991). Compte rendu de [Les ailes du tambour / *Un coeur qui bat* de François Dupeyron]. *24 images*, (58), 62–62.

## LES AILES DU TAMBOUR

par Gérard Grugeau

Il y va du récit d'*Un cœur qui bat* comme de la déclaration d'amour du veilleur de nuit (l'un des formidables personnages secondaires du film) envers le tambour: nuance et poésie, bruissement des pulsations de vie, comme les ailes d'un oiseau. S'attarder au titre du second long métrage de François Dupeyron (l'auteur du déjà remarquable *Drôle d'endroit pour une rencontre*), c'est apprivoiser d'emblée la fiction, la deviner au détour des mots: histoire d'amour banale, sensations physiques, primauté du son, de l'écoute de soi et de l'autre. *Un cœur qui bat* est un peu tout ça et beaucoup plus que cela. C'est d'abord et avant tout la confirmation d'un nouvel auteur dans le paysage cinématographique français, un auteur prêt à relever le défi de la fiction à l'intérieur d'un cadre respectueux de son désir de cinéma: scénario personnel, budget modeste, rapidité de tournage pour dégraisser le récit, en préserver la fluidité, esprit de troupe et liberté d'action (répétition avec les acteurs pour «mettre la scène à l'épreuve» avant la période du tournage). De cette ligne de conduite à la fois volontariste et souple découle tout ce qui fait le prix d'*Un cœur qui bat*: l'intégrité de son projet et l'authenticité de sa facture.

Les regards d'un homme et d'une femme se croisent dans le métro. Instant de

trouble étrange, exultation des corps dans un hôtel de passe et tout pourrait s'arrêter là dans l'inconfort des mots après l'amour. La femme a un mari, un fils, une vie de famille logée à l'enseigne de la tendresse. Et pourtant, elle rappelle l'amant d'un jour pour s'engager jusqu'à l'asphyxie dans un désordre amoureux hanté par l'étiollement et la rupture. En véritable orfèvre du sentiment, Dupeyron propulse son récit hors des sentiers battus d'une carte du tendre maintes fois visitée par le cinéma. *Un cœur qui bat* vit d'abord à travers la floraison de la parole, les méandres subtils d'un désir sans cesse écartelé entre la passion et la raison, l'abandon de soi et la peur. Par la riche texture des dialogues libérés de tout cabotinage d'auteur, Dupeyron navigue éloquentement entre étrangeté, violence, calme et volupté. Les mots sont tour à tour ouverture vers l'autre et repli sur soi, offrande et rempart. Et quand ils deviennent inutiles, impuissants, les gestes et la mise en scène en assurent le relais, le prolongement: un sein que l'on caresse près d'une fenêtre dans un moment de discorde dit l'insoutenable séparation des corps, le mur d'une chambre qui fait saillie dans le plan annonce l'irréversible, marque le point de non-retour d'une histoire qui n'en finira pas de finir. Pour mettre en valeur les séismes intérieurs de ses personnages, transcen-

der le morne quotidien, Dupeyron joue par ailleurs sur la topographie des lieux. *Un cœur qui bat* tient de la déambulation poétique dans un Paris coloré, concret, vibrant d'odeurs et de sensations. Entre Barbès, la butte Montmartre (là où l'amour peut «prendre de la hauteur») les bords de Seine et le marché aux «puces» de la porte de Clignancourt (le mari est antiquaire), la ville fait le plein de réel. De cafés arabes en chambres d'hôtel anonymes, de rames de métro en boulevards de la misère sexuelle saturés de néons, le parcours fictionnel des personnages entre en résonance avec les lieux soit pour en épouser la vague inquiétude, soit pour tirer le récit vers une sorte de surréel urbain au sein duquel dérive le «navire-night» de la passion, hors du temps, comme en état de lévitation (superbes séquences de l'errance nocturne dans Pigalle ou de la course-poursuite dans la descente du marché Saint-Pierre). *Un cœur qui bat* est assurément un film de texture, gorgé d'éléments qui sollicitent tous les sens, les embrasent: lumière versatile, en osmose avec la sensibilité «écorchée ou retranchée» des personnages, son direct qui capte tout le poids du réel, partition musicale arhythmique à base de percussions (zarb iranien, tablas indien, darbouka, noix africaines), qui module superbement, entre bradycardie et tachycardie, toute la gamme des émois du cœur. Enfin, constamment sur la corde raide des émotions, le film marque la rencontre d'un étonnant trio d'acteurs (Dominique Faysse, Thierry Fortineau et Jean-Marie Winling) dont la densité du jeu et la beauté d'évidence à l'écran séduisent. Brillant orchestrateur des vibrations intimes, François Dupeyron redonne du cœur, de l'atmosphère et de l'épaisseur au cinéma français. Avec *Un cœur qui bat*, son cinéma s'affirme indéniablement comme un fort bel endroit pour une rencontre. ■

La femme (Dominique Faysse) et l'amant (Thierry Fortineau): l'éphémère de la passion.



### UN COEUR QUI BAT

France 1991. Ré. et scé.: François Dupeyron. Ph.: Yves Angelo. Son: Pierre Gamet. Mont.: Françoise Collin. Mus.: Jean-Pierre Drouet. Int.: Dominique Faysse, Thierry Fortineau, Jean-Marie Winling. 100 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.